

Quand tu menais ton fumier sur tes champs

Tu le faisais d'habitude en hiver, quand tu avais plus de temps. La neige ne gênait guère, au contraire, du servait le traîneau et tu pouvais plus facilement passer sur les champs du voisin, mais attention, avec droit de passage quand même.

Tu allais ainsi par les campagnes enneigées de ton village. Bien entendu, tu charriais aussi au printemps quand il n'y avait plus de neige, ou à l'automne déjà. Avec le tombereau. Le cheval était habitué à ces transports. Et chacun qui était paysans faisait comme toi. Donc on voyait un peu partout des attelages avec du fumier dessus. On aurait presque pu dire :

- Ca sent bon le fumier !

Et c'est vrai, pour celui qui aime la campagne, cette odeur n'est pas forcément désagréable. C'est pas comme le purin qui empoisonne. Le fumier laisse une odeur plus discrète. Une odeur de campagne.

Voilà, on a presque tout dit. Rajoutons simplement que tu faisais des tas ici ou là, et qu'après avoir fait ces transports, tu te mettais à la tâche pour les épancher. A la fourche à quatre dents, soit un trident !



En dessus de l'Orient. Vers 1945.



A la Brasserie, un Piguët. Sa sœur Henriette est régente aux Charbonnières où elle se rend chaque jour en vélo l'été.



Extrait d'une carte postale du Pont prise par Joseph Locatelli. On voit les tas que les paysans ont faits derrière le village, et bien entendu la trace des traîneaux qui ont arpenté la pente sous la forte et pénible traction des chevaux. L'on va en biais pour la montée, on peut redescendre plus droit.

Encore quelques semaines et l'on pourrait partir, fourches et brouettes en mains, vers les premiers champs libres de neige pour y "brouetter" le fumier que Jean avait amené par traîneau en décembre et janvier, et l'étendre avec la fourche.

C'était là, le premier salut à la nature reverdie : épancher le fumier. Tout le monde y participait, le grand-père, Jean, même Gaston qui aimait bien venir s'aérer un peu après tant de journées à la laiterie et dans les caves; même Samuel encore à l'école, mais en vacances de printemps. Des journées pénibles pour nos jeunes bras pas encore formés aux rudes travaux.

Samuel Rochat, Jules de l'Épine, tome I, 1997.

Les champs ressuyés, les paysans commençaient aussitôt à mener leur fumier. Avec le cheval et le tombereau après avoir servi des traîneaux pendant les mois d'hiver. Ils conduisaient un tel attelage sur les routes goudronnées du village, puis sur les chemins de terre qui vont partout dans les champs. Seuls les terrains les plus pentus n'étaient jamais engraisés, la Rape à Paulet par exemple, les Brûlées, ou encore la Mine à Meyer où, c'est lui-même qui le disait, vous avez un coin qui surplombe ! Les roues à cercles, de par le poids du chargement, marquaient l'herbe piquée d'innombrables crocus blancs ou violets. Une fois sur le champ, le paysan enlevait la porte arrière du tombereau. Puis d'une fourche à quatre dents courbes, il tirait à lui le fumier pour en faire un tas. Hue ! un pas, disait-il au cheval. Et celui-ci s'avancait de quelques mètres. Ho ! disait-il encore. Et le cheval s'arrêtait. Ainsi s'alignaient les tas les uns derrière les autres. Le tombereau vide, le paysan rentrait au village. Certains posaient une planche sur les deux bords, sur laquelle ils s'asseyaient et d'où ils tenaient les longues rênes du cheval.



Rudes conditions l'hiver pour nos paysans. Ici autour de la fontaine au Lieu en 1896.

Au village, près de sa ferme, le paysan chargeait à nouveau son véhicule embousé jusqu'aux moyeux. Il tapait le fumier en une solide pyramide avec le dos d'une pelle carrée ou avec une tapette à bois conçue pour cet usage. C'est qu'il ne fallait tout de même pas trop semer de fumier dans les rues, puis sur les chemins où le tombereau hoqueterait dans les nids-de-poule. L'après-midi se passerait de la sorte.

S'il faisait beau un jour, le lendemain le froid serait revenu qui gèlerait les mains sur les manches. Surviendraient même quelques flocons. Deux tombereaux encore. Si le temps se détraquait carrément, c'était fini. La terre mouillée, les roues à cercles mordraient trop dans le terrain.

L'épandage du fumier se faisait avec des tridents, des fourches à quatre dents ! Il était émiété d'un mouvement rotatif mais en même temps vertical du poignet. Vous comprenez ça, vous ? Il s'étalait ainsi bien régulier sur le terrain d'où les tas disparaissaient les uns après les autres, laissant de grands cercles vert clair presque blancs. A quatre heures on prenait le thé. Il faisait bon s'arrêter un peu. On s'asseyait sur son veston, car la terre, bien que ressuyée, gardait encore trop d'humidité. Il était bon le thé en plein air, dans des tasses brunes et robustes, avec du pain et du fromage, celui que mon père avait fait à la laiterie. Alors il le gardait plus longtemps que de nos jours, la croûte en arrivait même à être cironnée. Quand il était vraiment devenu trop vieux, invendable pour les gens du village, des bûcherons italiens venaient l'acheter. Pour eux c'était le meilleur. Du fromage gras, avec beaucoup de goût. Ils l'avaient pour pas cher.

Une partie du domaine est en éminence. De là on voit le haut du village et beaucoup de champs où d'autres épandaient du fumier tout comme nous. Là-bas, presque en face, à la Fuvaz, c'étaient ceux chez Octave. Des corbeaux s'abattaient sur les prairies avec des cris rauques et peu agréables. Ils se battaient, faisaient de petits sauts, restaient tranquilles quelques secondes, puis s'envolaient à nouveau dans l'espace pour gagner une autre parcelle. Ainsi va la vie des corbeaux, toujours fidèles à un coin, qu'il fasse du soleil, qu'il pleuve ou qu'il neige.

Il y a un corbeau dans le quartier, qui vole d'un faîte de toit à l'autre. Le même depuis des années. Quand j'eus installé de nouvelles fenêtres aux lucarnes, aussitôt, il se régala du mastic ! J'entendais toc, toc, toc, et puis tac. C'est qu'il avait touché la vitre. Il nettoya ainsi tous les bords des carreaux qu'il pouvait atteindre debout sur le cuivre de la couverture. J'aurais dû lui donner un coup de fusil. Mais je n'en ai point. Et puis, mon vieux copain le corbeau, je le garde, pour qu'il soit là sur nos toits, au-dessus de nous tous, à veiller sur nos vies si terre à terre.

On mettait somme toute peu de fumier sur un tombereau. Aussi le tas de l'hiver nécessitait-il des voyages innombrables. Et puis voilà que l'herbe se mettait à pousser drue sous les pluies de fin avril et de début mai. Il devenait trop tard pour finir le tas qui reposait sous l'avant-toit, sur ces gros rondins de bois entre lesquels le lisier s'écoulait dans la fosse. Les crocus se fanaient. Les primevères elles-mêmes se raréfiaient près des talus. D'autres fleurs apparaissaient déjà, dont les cardamines des prés. Et bientôt pousseraient les premières ombellifères qu'on appelle par chez nous des couiques, tout simplement.

* * *



Millet s'occupe de son fumier sur l'un de ses champs de l'Épine, au-dessus du Lac Brenet.



Valéry Dépraz revient d'avoir été mené du fumier sur l'un de ses champs des Grands Billards. Plus loin, en labour, ce sont les champs d'Alphonse des Charbonnières.